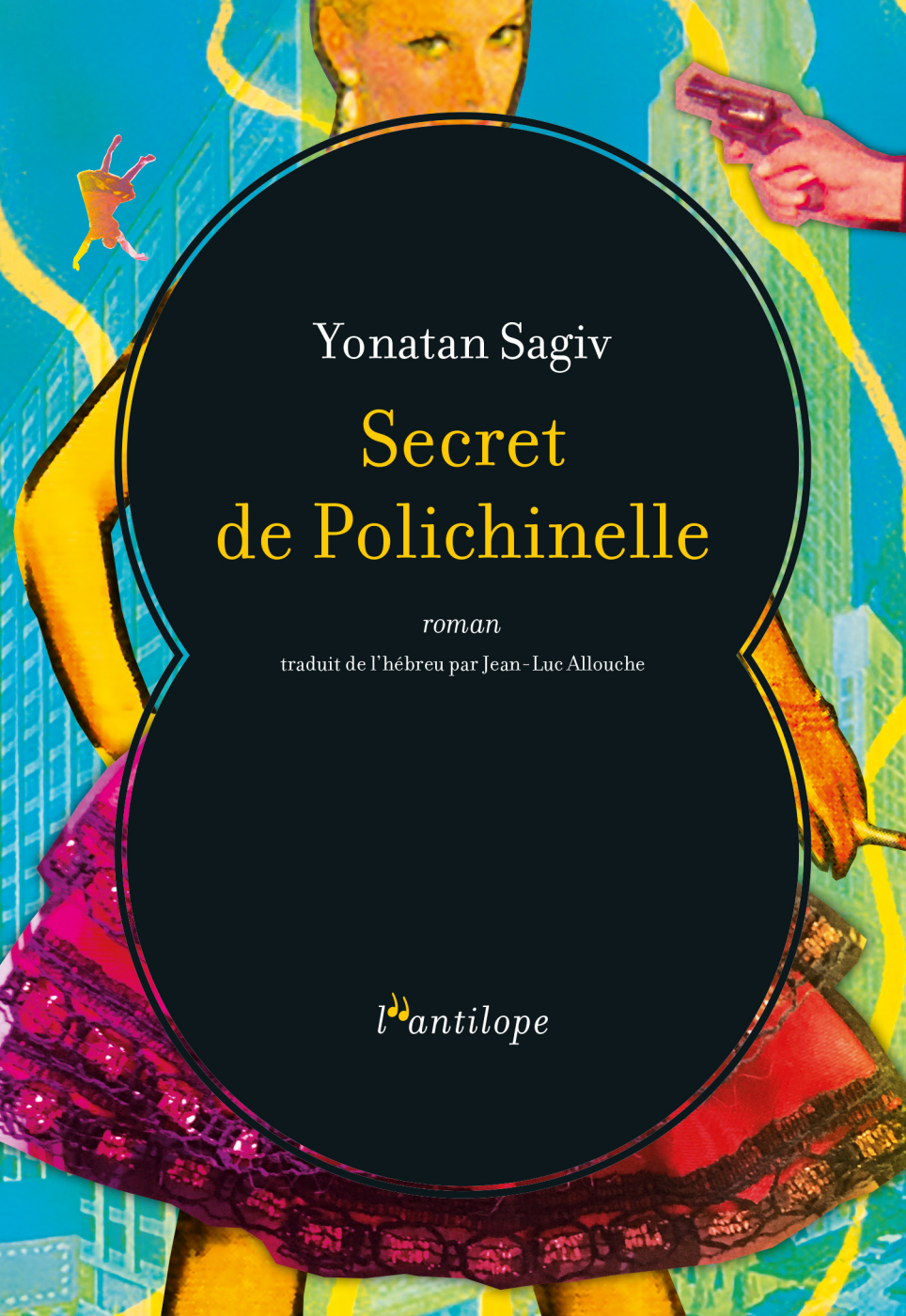




Yonatan Sagiv

Secret de Polichinelle

roman

traduit de l'hébreu par Jean-Luc Allouche

l'antilope

Secret de Polichinelle

La traduction de cet ouvrage a bénéficié du soutien
du Centre national du livre.

Design de couverture, conception graphique
et réalisation des pages intérieures : Cédric Ramadier

Image de couverture : D. R. / Cédric Ramadier

Édition : Anne-Sophie Dreyfus

Titre original : אין סודות בחברה

www.editionsdelantilope.fr

© 2014 by Yonatan Sagiv

© Éditions de l'Antilope, Paris, 2019, pour la traduction française

Yonatan Sagiv

Secret de Polichinelle

roman

traduit de l'hébreu par Jean-Luc Allouche

l'antilope

À Ravid

1

La cliente

Dès que Mira Tamir pénètre dans mon bureau, quelque chose dans cette femme me turlupine. Quelque chose dans sa blouse blanche paysanne. Dans ses traits dépourvus de maquillage, ses grands yeux bleus, sa chevelure châtain ondoyante, coupée avec désinvolture, son corps svelte, son pantalon de toile modeste, ses mocassins de bateau gris et simples – quelque chose dans cette décontraction pue le calcul à plein nez. Tu ne m'auras pas une seule seconde, ma douce, me dis-je en décochant un sourire aimable à la femme qui se tient, hésitante, à ma porte. Mais, en ces temps difficiles, un détective privé dans un bureau vide et zéro client ne peut pas se payer le luxe de faire la fine bouche. Comme disait ma grand-mère : même avec beaucoup d'amour, l'épicier ne te fait pas crédit. Surtout pas à un chômeur de trente-cinq ans dans une économie en pleine récession, et à qui les parents ont décidé de couper les vivres. Quant à l'inflation du prix des shawarmas, n'en parlons pas.

À dire vrai, cette femme dont j'ai bon espoir de faire la première cliente de « Oded Héfer. Détective privé », je ne la supporte pas avant même qu'elle pose son pied

manucuré sur le seuil de mon bureau. Mais il s'agit là d'une *people* guère négligeable. Peu de gens de Tel-Aviv ignorent qui est cette Mira Tamir. Famille de rupins du richissime village de Kfar Shmaryahou, mannequin à-la-mords-moi-l'nœud des *eighties*, qui mettait ses lolos sous le nez du premier venu dans l'espoir de faire la couverture de *Vogue* et qui, au bout de deux décennies, est devenue l'une des grandes prêtresses du yoga de Tel-Aviv. Une cour d'admirateurs se presse en permanence autour de Mira Tamir. Des groupies qui avalent avidement toute la merde *new age* qu'elle déverse dans ses cours assommants, qui se pâment devant sa posture parfaite du « corbeau latéral » et qui ne jurent que par elle. La princesse née avec une cuillère en argent dans la bouche s'est dépouillée de la grâce mensongère, de la beauté futile, de l'éclat de l'argent afin de progresser dans la voie de la félicité intérieure. Cette Mira Tamir ne va pas me la jouer à moi, avec sa salade de Shanti Banti. Une femme qui, devant toute sa classe, déclare à un élève qui ne réussit pas à exécuter je ne sais quel trikonasana-de-sa-mère qu'il a des pieds arqués est sûrement une fichue sorcière. À en juger par l'expression de sphinx qu'elle affiche, madame Yogi n'a gardé aucun souvenir de moi. Ou d'un certain petit incident. D'aucuns, dit-on, ont une mauvaise mémoire des visages et des noms. Et moi je dis, mes chéries, on se souvient toujours de ceux dont on a intérêt à se souvenir.

«Vous êtes Oded Héfer?», Mira Tamir me questionne-t-elle sur le seuil, sa voix caressante dégoulinant telle une mélodie orientale de gongs et de gazouillis de dauphins exaspérants.

«En effet, en effet. En quoi puis-je vous être utile, madame?», je lui confirme avec le sourire enjôleur d'un détective chevronné, cumulant au compteur des décennies de chasse aux criminels, d'alcool et de baisers avec des femmes.

Mira Tamir ne dit mot, la mine perplexe. Ses yeux furèrent avec méfiance les franges élimées du tapis persan, la table bancale rapportée de chez mes parents et le sofa bleu trouvé dans la rue et maculé Dieu seul sait par qui et par quoi. Je me lève pour détourner son regard d'un examen trop pointilleux du certificat de détective privé délivré par le ministère de la Justice et du diplôme de docteur en criminologie de l'Université hébraïque accrochés derrière mon siège. Ces deux documents m'ont été fournis par un site Internet éphémère pour la modique somme de cent quarante shekels, encadrement et envoi compris. Ces brigands en exigeaient trois cents au début, mais, au bout de huit mails, ils m'ont consenti une remise.

Ma manœuvre fonctionne. Après une courte pause, Mira Tamir pénètre d'un pas hésitant dans mon bureau. Je pivote en sa direction sur un fauteuil branlant face à ma table avec un mouvement élégant. Les

roues grincent de protestation. Mira Tamir incline la tête pour me remercier. Elle tire un mouchoir de son sac à main et essuie délicatement la poussière avant de s'asseoir. Quelle mijaurée!

« Je vous prie de m'excuser si je vous semble indécise », fait-elle de sa voix de velours, ses yeux absorbés par la contemplation de ses ongles à la laque naturelle tout ce qu'il y a d'artificiel, « j'ai hésité longtemps avant de m'adresser à quelqu'un comme vous. Je viens de subir une perte très cruelle. Depuis, j'essaie surtout de me convaincre que je suis le jouet de mon imagination, mais c'est comme un cauchemar dont je ne parviens pas à me réveiller. Je n'en dors plus de la nuit. J'ai besoin de quelqu'un pour m'aider. » Ses grands yeux bleus me scrutent sous ses longs cils. « Quelqu'un qui m'aide à comprendre ce qui est arrivé.

– Dans ce cas, tu as trouvé la femme qu'il te faut, mon ange », je lui réponds avec un sourire faraud. Mira Tamir relève la tête, stupéfiée.

« Je veux dire, l'homme qu'il te faut », je me corrige en toussant de confusion. « Te voilà... face à l'homme de la situation. » Je lève un doigt d'un air important et lui propose une cigarette avec une nonchalance on ne peut plus virile.

« Je ne fume pas », répond-elle en faisant une grimace dégoûtée, comme si je lui avais proposé un bébé en hors-d'œuvre.

« Mais ça te dérange pas si je fume ? dis-je en plantant une clope dans mon bec.

– À dire vrai, cela me dérange beaucoup. Je suis très sensible à la fumée. » Cette enquiquineuse me fait des mimiques et agite la main sous son nez pour me montrer à quel point la fumée nuit à ses poumons fragiles.

« Et si je t'offrais quelque chose à boire avant de commencer ? », je lui suggère d'une voix éminemment hétérosexuelle et galante.

« Vous avez du *chai* ?

– Je vais vérifier. » Je mens de manière charmante au lieu de lui signaler que, chez moi, on n'est pas en pèlerinage à Dharamsala. Une unique boîte d'Earl Grey et un bocal à moitié vide de café turc m'accueillent dans le placard. Les étagères sont recouvertes d'une fine couche de poussière ponctuée de grains de café et de taches de thé. Derrière le bocal de sucre, une escouade de fourmis remorque avec ardeur le cadavre d'une sauterelle.

« Mon Dieu, quel dommage ! », je soupire avec une frustration exagérée. « On vient juste de finir le *chai*. Puis-je t'offrir de l'Earl Grey ou un café noir ?

– Votre thé est-il bio ?

– C'est du Wissotzky.

– Celui-là n'est pas bio, mais je suppose qu'un verre ne me fera pas de mal », minaudait-elle, en me faisant comprendre que, pour tout dire, elle me rend service.

Je respire profondément et me persuade que je tiens une cliente potentielle. J'allume la bouilloire en plastique qui fut blanche dans une existence antérieure. Elle ne mérite absolument pas que je me coupe en quatre, mais je place le sachet neuf dans mon mug *Les Craquantes*, mon feuilleton télé préféré, et verse de l'eau chaude. Ensuite, je retire le sachet et le replace dans le placard pour un usage ultérieur. Le gaspillage des sachets nuit à la couche d'ozone. Ou quelque chose dans ce goût... Je présente à Mira Tamir le verre de thé, me prépare un café, puis m'installe en face d'elle.

« Cela fait des années que je ne bois pas de café, me dit-elle avec un sourire indulgent tout en touillant son thé. C'est du pur poison, le savez-vous ? Nous croyons que le café nous aide à fonctionner, mais c'est comme des béquilles. Un beau jour, il faut se mettre debout et marcher seul.

– Merci du conseil, je réplique sèchement. Tu as dit tout à l'heure que tu avais besoin d'aide, je souhaite savoir en quoi je puis t'être utile. » Je suis très satisfait de moi-même. L'approche professionnelle. L'attitude patiente. La voix mâle et pleine d'autorité. Je la réserve aux femmes que je ne connais pas et aux hommes avec lesquels j'ai envie de coucher.

Mira Tamir hoche la tête. Elle soulève le verre et goûte un peu, yeux clos. On aurait tout le temps d'importer du thé de Chine avant que cette femme finisse une

gorgée. Je place un coude sur la table, la tête sur ma main, tout ouïe, croise les jambes, décide que ce geste est trop féminin, me rejette en arrière et change de position en posant un talon sur ma cuisse.

Mira Tamir repose le verre sur la table et continue à me dévisager. « Il se peut que mon nom ne vous soit pas inconnu, commence-t-elle avec une fausse modestie. Je m'appelle Mira Tamir.

– Maintenant que tu le dis... », je joue mon écerve-lée à grand-peine. « Je me disais aussi... Tu enseignes le yoga, n'est-ce pas ?

– Je me disais bien aussi que je vous connaissais. Vous avez pris des cours avec moi ?

– J'ai essayé, mais j'ai abandonné au bout de quelques séances. Le yoga, c'est pas trop mon truc », je ricane en faisant assaut de charme, « je préfère la gymnastique-canapé-télécommande.

– Le yoga ne se résume pas à de la gymnastique, cela va de soi, me corrige-t-elle avec un sourire dédaigneux. Le yoga représente un mode vie, il exige de s'y consacrer de tout son être. Amit Ray, dans son merveilleux ouvrage *Om Chanting and Meditation*, explique que le yoga est une science. La science du bonheur, la science de la réussite, la science de l'unité du corps, de l'esprit et de l'âme. »

La science bidon, ai-je envie de répliquer, mais je feins un sourire engourdi.

« Je suis étonné que tu te souviennes de moi.

– Je n’oublie jamais un visage, me réplique-t-elle avec un regard étrange. C’est vraiment dommage que vous ayez abandonné, le yoga ferait des merveilles sur votre maintien. Avez-vous eu un accident ou est-ce un défaut de naissance ? Vous êtes très voûté.

– Et si, moi, j’aimais être voûté ? », je lui réponds d’un ton doux. Quelle femme ! Insupportable ! Pour des femmes de son genre, le yoga est un système de classes. Elle et ses consorts se considèrent comme une élite éclairée. Tout le reste de l’humanité – une population inculte. Dommage, cette Mira Tamir ne comprend pas que, si elle distribuait à tout le monde un peu plus de son argent et un peu moins de ses perles de sagesse, ce monde serait meilleur.

« Tu sais, dis-je en me rejetant en arrière, je suis très curieux de savoir ce qui t’amène dans mon agence.

– Vous avez raison. Je vous fais perdre votre temps », répond-elle sans que ses traits ne trahissent la moindre préoccupation à l’égard de mon emploi du temps.

« Pas du tout ! », je me récrie, avec un geste de la main comme si j’avais tout mon temps pour les femmes lourdingues. « Je souhaite simplement savoir ce qui te préoccupe.

– Je suis venue ici parce que Smadar Tamir est ma sœur. » Elle jette ce nom dans l’air comme si nous étions au moins en train d’évoquer Dolly Parton.

«Vraiment? Fantastique! Je ne me doutais pas que vous étiez sœurs.» Je simule un étonnement complice, saisis mon misérable iPhone 3 sous la table et tape à toute vitesse. Un coup d'œil furtif sur les résultats m'informe que Smadar Tamir est la deuxième femme d'affaires la plus riche d'Israël. Je jette un œil inquiet sur Mira Tamir. J'espère de toute mon âme que son affaire n'a rien à voir avec l'argent. Hormis l'espoir de rendre service un jour à Stanley Fischer, notre vénéré gouverneur de la Banque d'Israël, je ne comprends pas grand-chose à l'économie.

«N'a-t-elle pas été la seule Israélienne à entrer l'an dernier dans le classement Forbes des cinquante personnes les plus influentes dans le monde?», je cite avec l'expertise que m'a fournie une nouvelle recherche. Mira Tamir opine de la tête.

«Oui, c'est bien Smadar. Dans *son domaine*.» Elle insiste sur le dernier mot non sans réticence. «Ma sœur avait très, très bien réussi...» Sa fierté a un relent de *cupcake* : bourré de colorants et de conservateurs alimentaires.

«Tu en parles au passé...

– Smadar est décédée il y a un mois, répond-elle d'un ton détaché.

– Désolé de l'apprendre. Ça doit être douloureux pour toi», je déclame les paroles de condoléances d'un ton cérémonieux en maudissant l'algorithme de recherche

de Google qui a dédaigné me signaler ce détail mineur. Mira Tamir hoche la tête. La lumière crue de l'ampoule nue au-dessus de nos têtes accentue deux rides délicates sillonnant ses traits lisses, du nez à la commissure des lèvres.

« Je suis la dernière », ajoute-t-elle. La première fois de la conversation où je la sens sincère.

« La dernière ?

– Maman est morte quand nous étions enfants. Mon père est décédé alors que j'avais dix-neuf ans. Depuis, il ne restait que Smadar et moi. Et maintenant, il n'y a plus que moi. Plus personne ne se souvient de nous comme d'une famille. Je ne suis plus la fille de quelqu'un ou la sœur de quelqu'un. Je reste seule. Sans la famille dans laquelle je suis venue au monde. C'est... tente-t-elle de sourire. C'est difficile.

– Vous étiez sûrement très proches. »

Le corps de Mira Tamir se raidit un millième de seconde lorsque je prononce ces mots. « Très proches », répond-elle à la fin, avec un sourire énigmatique et des yeux brillants figeant son visage en un masque. « Smadar était une femme si exceptionnelle, si brillante. Quand elle était petite, mon père aurait pu embrasser le sol qu'elle foulait. Elle me manque vraiment beaucoup. »

Son « beaucoup » grince à mes oreilles. Je commence à saisir : Mira Tamir exploite la sympathie et la compassion, comme d'autres ont recours au cynisme. Comme

une arme. Comme une cuirasse. Je me demande comment la fendre.

«J'ai l'impression que c'était une femme remarquable, j'opine. Elle a dû se montrer très inflexible pour arriver là où elle est arrivée.

– J'aimais profondément ma sœur. C'était une femme merveilleuse», réplique Mira Tamir avec emphase. Ses yeux continuent de me scruter avec circonspection. «Mais je suppose que beaucoup seraient d'accord avec ce que vous avez dit. Smadar était quelqu'un de très... péremptoire. Bien sûr, elle ne pouvait pas faire autrement. En tout cas, pas dans le domaine qu'elle avait choisi. Pendant des années, elle a édifié autour d'elle une muraille impénétrable, et nul ne pouvait la franchir. Je ne voudrais pas que vous ayez une impression inexacte. Beaucoup de gens, surtout les hommes, aiment détester une femme qui réussit. N'importe quel homme obtenant les succès de ma sœur se serait vu tresser des couronnes de laurier et remettre les clés de la ville, mais une femme telle que Smadar, avec de si beaux succès, si puissante, est devenue... et donc, une femme comme elle est devenue... une chienne!» Elle me lance un regard comme si elle quêtait mon approbation. Je hoche la tête d'un air compréhensif. Si elle souhaite me dire que sa sœur était une chienne, qui suis-je pour la démentir?

«Voyez-vous, poursuit-elle, Smadar n'était pas ce qu'on pourrait appeler une belle femme. Elle n'était

ni charmante, ni douce, ni maternelle. Elle était très directe, très pragmatique et très décidée. Certains diraient : destructrice. Pas moi, bien sûr.» Dans sa tentative de se disculper, son sourire découvre de petites dents étincelantes. «Smadar riait toujours quand ses employés l'appelaient dans son dos le "rottweiler". Et même, elle s'en vantait, elle y voyait la preuve de leur respect à son égard, mais Smadar ne se contentait pas de terroriser les gens. Car les gens recherchaient sa proximité. Elle avait une telle aura de puissance. Elle avait du charisme. Elle a toujours su... elle savait faire en sorte que les gens qui l'aimaient fassent ce qu'elle voulait, comme elle voulait. C'était vraiment une femme hors du commun.» La voix de Mira Tamir trahit comme une fêlure. Elle contemple de nouveau son verre de thé. Le verre est vide, elle le soulève tout de même. Les visages de Blanche, Dorothee, Sophia et Rose, les héroïnes des *Craquantes*, croisent son regard embrumé. Je commence à me sentir un peu mal à l'aise de ne point réussir à la supporter. Je ne sais pas encore clairement si cette Mira Tamir a l'air triste parce que sa sœur est morte ou parce que sa sœur a l'air d'avoir été la réincarnation de Godzilla.

« Comment est-elle morte ?

– Elle sortait du bloc opératoire. Au huitième étage de l'hôpital Gordon, elle était dans une chambre individuelle. Elle s'est défenestrée. La police a conclu

que c'était un accident, qu'elle était sous l'effet des antalgiques, qu'elle s'était levée dans la nuit et a perdu l'équilibre en ouvrant la fenêtre. Lorsque je suis arrivée pour la voir, tout son corps était brisé. Je n'ai presque pas réussi à identifier son visage, il était... » Elle se tait un instant, secoue la tête comme si elle voulait chasser une image, « c'était il y a un mois. Je n'arrive pas à croire que demain ce sera la fin du mois de deuil. Un an avant... ce qui est arrivé, Smadar a commencé à tousser, une toux sèche et chronique. C'est une grosse fumeuse. Je veux dire, c'était. Alors, aucun d'entre nous n'y prêtait attention, mais ça devenait de plus en plus fréquent. » Mira Tamir regarde d'un air dégoûté le paquet de cigarettes sur la table, que je m'empresse de remettre dans ma poche. « Il y a trois mois environ, elle est allée consulter un médecin. Il lui a reproché de ne pas être venue plus tôt, mais Smadar a toujours été comme ça. Elle n'aimait pas se rendre chez le médecin. Elle n'avait peur de rien, mais des médecins, elle... », sa voix flanche, ses mains grimpent pour étreindre ses épaules maigres tandis que ses yeux regardent dans le vide. Assise dans cette posture, Mira Tamir me rappelle soudain la campagne de Dan Kesari dans laquelle elle avait jadis tenu la vedette, l'unique campagne importante de sa carrière avortée : ses photos en extérieur, lovée dans un pull gigantesque, une expression mélancolique sur son beau visage avec, derrière

elle, un homme étranglé dans son costume, allongé sur un lit, entre sommeil et mort. On a dû la payer une fortune pour mimer cette expression triste. Je me demande juste ce qu'elle est en train de me singer en ce moment.

« Et le médecin lui a dit... quoi? » J'essaie de remettre la conversation sur les rails.

« Il l'a envoyée faire une biopsie. Ça lui a pris deux semaines pour y aller. Je – elle s'attarde sur le dernier mot avec un air important –, je l'ai obligée à faire cet examen. Mais les résultats n'étaient pas concluants. Alors, on lui en a fait un autre. Et encore un. Puis encore un autre. Un pur cauchemar. C'est pour ça qu'elle était à l'hôpital. On a décidé de l'opérer, il fallait vérifier si la tumeur était maligne. Une bande d'enfants l'a trouvée quelques minutes plus tard.

– Elle avait un cancer?

– Oui. Assez rare. Un nom très long. Je ne m'en souviens pas bien. Ils ont dit que les chances de réussite d'un traitement étaient infimes. Le cancer avait commencé à se propager. Amir affirmait qu'ils répétaient ça tout le temps, “une probabilité infime de réussite”, comme s'ils désiraient nous consoler. Comme si son temps était déjà compté.

– Qui c'est, cet Amir?

– Amir Adika, son époux. Ils n'étaient mariés que depuis deux ans. Ils étaient très... très différents. Non

que je les juge, bien sûr, chuchote-telle en papillonnant des cils avec indulgence.

– Cela va de soi », je bats à mon tour des cils en toute hypocrisie. « Pourquoi dis-tu qu'ils étaient différents ?

– C'est que... » Elle marque une longue pause sur ces mots. « Ils appartenaient à des milieux très... différents. Smadar a rencontré Amir à Eilat. Elle était en vacances. Lui était serveur au Hilton et, du jour au lendemain, elle est revenue la bague au doigt. C'était totalement inattendu. Encore une fois, je ne juge personne, bien sûr.

– Bien sûr. Et leur union était heureuse ?

– Je crois que oui, au début. Elle ne parlait pas beaucoup de son mari. Smadar et moi, nous étions très proches l'une de l'autre. Mais, à mon grand regret, nous ne parlions pas de ce genre de choses. Des choses essentielles. Elle n'était pas très expansive. Je crois être la seule à l'avoir connue vraiment. Elle ne laissait pas les gens s'approcher d'elle, je lui disais qu'elle devait...

– Ils avaient des enfants ? », je la coupe. Grand Dieu ! Cette femme jacasse comme si Dieu lui-même la payait au mot.

« Non. Smadar avait deux enfants. Une fille et un fils, Shani et Tomer, mais de son premier mariage. Tomer n'est pas son fils. Je veux dire, pas son fils biologique. Elle l'a adopté après son deuxième mariage.

– Dans ce cas, Tomer est le fils d'Amir ? » Je la cuisine avec l'air vétillieux d'une institutrice qui surprend un élève en train de mentir.

« Non, Amir est son troisième époux. Tomer est le fils de Gaï, le deuxième mari de Smadar, son premier mariage à lui. Gaï Marom. Vous en avez peut-être entendu parler ? C'est le directeur général adjoint d'Iyour, l'entreprise de Smadar... je veux dire celle qu'elle possédait.

– Et Shani est de son premier mari, qui s'appelle...

– Avi Lavon. Il est décédé il y a seize ans. Un accident de voiture. Shani avait six ans.

– Cela a dû être douloureux pour Smadar. »

Mira Tamir gigote, mal à l'aise.

« En effet, lâche-t-elle enfin, pas très convaincue.

– Et donc, Smadar a été veuve une fois. A divorcé une fois. S'est mariée trois fois. Et elle a deux enfants. L'une biologique, l'autre adopté, c'est bien ça ?

– Oui. Vous savez, vous posez beaucoup de questions... »

C'est pour ça qu'au collège on me surnommait la Fouine, ma douce, ai-je envie de lui répondre, au lieu de quoi, je lui demande si Smadar était au courant de son cancer. Mira Tamir opine sans un mot. Je m'efforce de manifester quelque émotion en lui posant la question suivante :

« Donc, tu es là parce que tu estimes qu'il ne s'agit pas d'un accident ? Tu penses qu'en fait Smadar avait

décidé de se sui... euh... de mettre fin à sa vie?» Je tourne mon visage vers Mira Tamir, telle une psychologue empathique.

«Non. Je ne crois pas que Smadar se soit suicidée.» Mira Tamir lance ce mot froidement. «Tout le monde pense que nous avons convaincu la police de conclure à un accident, mais Smadar n'aurait jamais fait ça. Je connaissais ma sœur. Elle n'aurait pas sauté. Même face à une nouvelle pénible, Smadar aurait lutté.»

J'entends le ton assuré de Mira Tamir. Je n'aime pas du tout cette assurance. Je n'aime pas du tout la tournure que prend cette discussion.

«Si donc tu penses que Smadar ne s'est pas suicidée, pourquoi es-tu venue me voir?», je lui rétorque d'une voix pleine d'autorité dans l'espoir de camoufler la panique paralysante qui noue mes entrailles avec un nœud papillon.

«Je suis venue vous voir, répond-elle lentement, pour que vous trouviez celui qui a assassiné ma sœur.»

Je fixe Mira Tamir. Ses grands yeux bleus étudient mon visage. Les quelques larmes qui perlaient encore au début de l'entretien ont séché depuis longtemps. Je ravale la salive accumulée dans ma bouche. Et moi qui espérais que mon premier boulot de détective privé se limiterait à la recherche d'une chienne perdue. Pas d'une chienne assassinée.

2

Menaces

Je respire un bon coup et m'efforce de ne pas vomir sur Mira Tamir le muffin à la banane que j'ai avalé ce matin. Certes, il est possible que la femme assise en face de moi se comporte comme une diva hystérique incapable d'accepter que sa sœur aînée ait tiré sa révérence : Salut ! Je m'en vais ! Mais s'il existe une chance, aussi minime soit-elle, qu'elle ait raison, alors là, bonjour les emmerdes. Celui qui a réussi à liquider une femme à la poigne de fer comme Smadar Tamir est aussi capable de baiser une pédale grassouillette qui, à l'âge de huit ans, a quitté son club de karaté parce que Ravit, sa prof moustachue, l'avait fait pleurer devant les autres. Quoi qu'il en soit, je comprends avec une nausée qui monte crescendo que je suis obligée de traiter cette affaire. Je n'ai peut-être pas l'expérience requise, les relations adéquates, le caractère convenable et le talent nécessaire pour résoudre le meurtre de Smadar Tamir, mais je n'ai pas non plus de quoi me payer ne serait-ce qu'une part de *sabih*.

Je sens les yeux de Mira Tamir se poser sur moi avec un regard dubitatif. Assise droite comme un « I », les épaules rejetées en arrière, le cou dressé telle une liane

gracile, elle met en relief de manière piteuse ma posture ratatinée de patate vautrée et apeurée sur son siège. Ma douce, tu dois te mettre à plat ventre devant celle-là, je m'engueule.

« Qu'est-ce... qu'est-ce qui te fait croire que ta sœur a été assassinée ? », je lui dis avec des efforts surhumains pour remobiliser une inflexion virile.

« Vous comprenez que tout ce que je vous ai raconté, répond Mira Tamir en ouvrant son sac en cuir, doit rester entre nous. Cela ne doit jamais sortir de cette pièce.

– Bien entendu, ma touffe... je veux dire, ma bouche est fermée à double tour comme un coffre-fort. » Je tapote la table d'une main énergique. Elle referme son sac. Ce coup-là était sans doute *too much*.

« J'ai besoin de davantage que votre parole », répond Mira Tamir d'un ton inflexible. Ses mains protègent son sac comme si c'était un diamant précieux. J'extrais un contrat du tiroir et le lui présente avec le geste nonchalant que j'ai répété à plusieurs reprises devant le miroir. Mira Tamir parcourt le contrat, s'attarde brièvement sur la clause de confidentialité et, le plus important, sur la clause stipulant un virement bancaire dès la signature du contrat. Je l'observe avec émotion tandis qu'elle le signe.

« Smadar a fêté son anniversaire, déclare Mira Tamir après ma propre signature, le 10 septembre, une semaine avant son opération. Elle a toujours donné de grandes

réceptions pour son anniversaire. Des centaines d'invités, dans des clubs réputés, des chanteurs célèbres, mais, cette fois, elle a décidé d'organiser un repas chez elle, uniquement pour ses intimes. Je suis arrivée en retard à cause du cours que je donnais. Je me suis excusée, bien sûr, mais elle m'a tout de suite fait une scène. Elle m'a tenu des propos épouvantables – que je manquais de respect, qu'on ne pouvait jamais me faire confiance, que j'étais égocentrique. Smadar pouvait se montrer très violente lorsqu'elle était en colère. Je peux la comprendre, bien sûr, compte tenu des circonstances, même si ce n'était pas la première fois», une nuance grinçante de récrimination s'insinue dans la voix veloutée de Mira Tamir. «Smadar était tout le temps aux prises avec un énorme stress. À cause de son travail, bien sûr. Souvent, ça retombait sur ses proches. Pendant des années, je lui ai dit de ralentir, de venir à mes cours de yoga, que la pression, comme tout dans notre existence, n'était qu'une question de choix. Mais Smadar ne m'a jamais écoutée. Elle était toujours...

– Quoi? je la questionne, l'oreille dressée.

– Rien d'important. Entre sœurs, vous le savez, dit Mira Tamir en s'adossant à son siège avec un sourire.

– Pour être honnête, je ne comprends pas», je lui rends son sourire avec affabilité.

Deux sœurs peuvent jouer à ce genre de chamailleries, ma mignonne.

« Tout de même... », je bats des cils telle Blanche-Neige.

Les relations entre sœurs n'étaient pas si roses que madame Shanti Banti voudrait me le faire croire, et moi, je veux savoir pourquoi.

« Smadar n'accordait aucun crédit à la... à la... spiritualité. Elle n'avait aucune foi dans ma manière de vivre, et elle n'était pas du genre à taire son opinion. Voilà. C'est tout. En tout cas, comme je l'ai dit, explose-t-elle d'une voix plaintive, après notre dispute, elle ne m'a même pas adressé un regard. Elle s'est tue pendant toute la soirée. Depuis toute petite, quand Smadar se taisait, on ne pouvait pas l'approcher. Son mutisme ressemblait à un trou noir engloutissant tout son entourage. Ce soir-là, personne n'a touché à son assiette, personne n'a vraiment parlé. C'était très déprimant. Ses enfants ne pouvaient plus supporter cette ambiance. Ils sont partis aussitôt après le dessert. Je me souviens que...

– Où sont-ils partis ? je l'interromps.

– Chez eux.

– Ils n'habitent pas chez elle ?

– Non. Ils habitent à Tel-Aviv. Ensemble. En tout cas, elle...

– Quel âge ont-ils ? je la coupe de nouveau.

– Shani a vingt-deux ans et Tomer, dix-sept. En tout cas, je suis venue à elle et...

– Un âge relativement jeune pour habiter seuls à Tel-Aviv, je remarque. Surtout Tomer. »

Mira Tamir se trémousse encore une fois, mal à l'aise.

« Ils ont toujours été très indépendants.

– Et donc, la raison pour laquelle ils logeaient seuls n'était pas due à des problèmes avec Smadar ?

– Non, répond-elle, les yeux rivés sur la table.

– Ce n'était donc pas parce que les relations entre eux posaient des problèmes ? dis-je, grinçant des dents telle une vieille ashkénaze.

– Non.

– Et cela ne t'a pas semblé bizarre ? Voyons, une mère en pleine déprime, une opération dans une semaine, et des enfants qui ne restent même pas pour le café ?

– Non, répond-elle avec impatience. Quand Smadar sombrait dans l'une de ces dépressions, nous savions tous qu'il valait mieux la laisser seule. Moi, je le savais, le livreur du supermarché le savait. »

Nous échangeons des regards vagues. Je suis persuadée qu'elle ment. Je renifle ça comme sur un étal de poissons pourris au souk HaCarmel. Mais, après tout, celle qui paye l'orchestre choisit la musique... De toute façon, il est peut-être préférable de soutirer des informations à cette femme en bavardant et non en fouinant. Hercule Poirot affirme que les propos insignifiants que tiennent les gens sont les plus importants pour la solution de l'énigme. Et, à part ça, Poirot est-il mon modèle ? Ou plutôt Miss Marple ? Et quant à...

« Vous êtes toujours là ? », la voix de Mira Tamir interrompt mes ruminations. J'opine de la tête.

Les ongles à la laque naturelle tout ce qu'il y a d'artificiel de Mira Tamir tambourinent sur la table avec une impatience critique. Elle reprend la parole : « J'avais pris rendez-vous avec une amie pour le petit-déjeuner à Herzliya, et je suis donc restée dormir chez Smadar, à Kfar Shmaryahou. Vers une heure du matin, je me suis rendue à la cuisine pour boire un verre d'eau quand j'ai entendu une voix étouffée parvenant de son bureau. J'ai ouvert la porte et je l'ai vue étendue sur le canapé. Son visage était tordu et rouge, ses yeux vitreux. Elle remuait sans cesse d'avant en arrière, cette voix étouffée, cette menace, s'échappait d'elle à son corps défendant. Elle empestait l'alcool. Ce n'était plus la femme plus forte que je connaissais, brusquement, elle m'est apparue vieillie, affaiblie, vaincue. Ce spectacle m'effrayait. Ça m'effrayait énormément, mais j'ai essayé de la soutenir, de rester là avec elle. Elle ne voulait pas. Elle m'a repoussée. Elle a refusé de me parler. Je me suis assise à côté d'elle, sans un mot. Je ne me souviens pas pendant combien de temps. Puis, j'ai quitté la pièce. Je lui ai apporté du café et une grande bouteille d'eau. Je l'ai obligée à la vider. Je l'ai questionnée de nouveau sur ce qui s'était passé. Elle s'exprimait lentement, chaque mot durait une seconde. Elle m'a parlé d'appels bizarres au cours des derniers mois. Quelqu'un téléphonait

sans prononcer un mot. Elle n'entendait que sa respiration. Au début, elle n'y prêtait pas attention, m'a-t-elle affirmé, mais, au cours du mois passé, les appels sont devenus quotidiens. Elle commençait à sentir que quelqu'un la suivait. L'observait tout le temps. Attendait. Tournait autour d'elle comme une hyène autour de sa proie agonisante.

- Elle avait des soupçons sur celui qui l'espionnait ?
- Elle ne m'a rien dit.
- Elle a tenté d'identifier le numéro d'appel ?
- Selon elle, l'appel était toujours masqué.
- Sais-tu si elle prenait des médicaments pendant les mois précédant l'opération ? Quelque chose qui puisse avoir des effets secondaires comme des hallucinations ? »

Les traits de Mira Tamir se durcissent. « Ma sœur n'a rien imaginé, si c'est cela que vous avez à l'esprit. Smadar ne prenait pas de médicaments, et sûrement pas des calmants. Tout comme moi, elle pensait que ce sont des béquilles inutiles. Les gens peuvent soigner leur âme à condition qu'ils croient suffisamment en eux-mêmes. »

Je note par-devers moi de ne pas évoquer devant Mira Tamir mon stock d'urgence de Ritaline.

« Et à part ton opposition à la science psychiatrique – je lui fais ma mine mi-figue, mi-raisin –, y a-t-il autre chose qui te fait croire que ta sœur disait la vérité ? »

Mira Tamir baisse le regard sur son sac. Elle en extrait une enveloppe qu'elle me tend sans un mot. L'enveloppe

contient une feuille froissée, pliée avec soin en quatre. Je la prends et la déplie. Au bas, apparaît la photo d'une bague d'homme portant un sceau bleu sur lequel est gravé un joli ornement délicat de fleurs entrelacées. Au-dessus de la photo, cette légende est imprimée :

*Tout le monde connaîtras la vérité. Tu verras.
Chaque chienne aura son chatiman.*

Je suis effrayé. Tant de violence dans ce message. Terrifiant. Et cette orthographe déplorable... Je secoue la tête gravement comme si je me réincarnais en Avi, notre professeur d'hébreu voulté et grincheux, qui, même dans sa jeunesse, enseignait à l'école et à son fils chez lui en criant et en humiliant. Et rien ne pouvait faire davantage hurler Amos Héfer, mon père, qu'une orthographe fautive. « Mon Oded – il se prenait la tête à deux mains, accablé par une frustration abyssale – s'il te plaît, ne fais pas l'idiot! On commence par une orthographe défectueuse, et on finit par brûler des livres. Dans notre guerre contre la bêtise crasse des hommes, nous ne devons pas céder un pouce de terrain! »

J'examine avec soin cet échantillon de bêtise crasse posé sous mes yeux. Ce message, avec sa bouillie grammaticale, est imprimé sur une feuille A4 normale, en corps Times New Roman grossier et énorme. Preuve aveuglante d'une absence d'originalité et de manque

de classe. Sherlock Holmes était capable d'identifier la provenance de chaque lettre collée sur les courriers anonymes que ses clients recevaient, mais il n'avait pas à se confronter à une imprimante individuelle. Certes, pour l'instant, je n'ai aucun moyen de repérer l'origine de cet écrit, mais s'il est une chose que la bimbo Jennifer Love Hewitt m'a apprise, c'est qu'une lettre de ce genre conduit tout droit à quelque chose qui a été refoulé puis enterré. Un sombre secret se dissimule derrière dame Smadar-Tamir-Lavon-Marom-Adika, et ce secret est lié au fait qu'elle a embrassé le trottoir à la vitesse de 1 000 km/h.

« Sais-tu à quoi ce message fait allusion ? », j'agite la feuille froissée avec une mine grave.

Mira Tamir fait non de la tête. « Tout ce que Smadar m'a dit, c'est qu'elle avait trouvé l'enveloppe dans son porte-documents pendant la nuit, après le départ des invités.

– Et la bague photographiée ici te rappelle quelque chose ?

– Non, mais je sais qu'elle tenait beaucoup à cette bague. Elle n'arrêtait pas de toucher la photo de cette bague, comme si elle allait l'extraire de la feuille et la prendre, si elle avait pu. De ma vie, je n'ai jamais vu ma sœur pleurer. Jusqu'à cette nuit-là. Smadar a toujours su maîtriser ses nerfs. Elle a toujours su quoi faire. Je ne peux pas imaginer ce qui l'effrayait tant. »

Mira Tamir se tait. Son regard erre sur le mur jaunâtre qui s'écaille derrière moi. Les diplômes accrochés servent de camouflage stratégique aux deux taches dues à des fuites d'eau que le propriétaire a promis de réparer il y a un an. Mira Tamir plisse les yeux afin de déchiffrer mes diplômes.

« Et tu es certaine de ne pas reconnaître cette bague ? » Je me penche vers elle avec l'espoir de détourner son attention des certificats bidon. « Quelqu'un que Smadar connaissait ? Un associé ? Un amant ?

– Je ne fais pas attention aux bijoux ou aux vêtements des gens autour de moi », répond-elle avec un air de componction.

« Parce que tu te concentres excessivement sur toi-même ? », ai-je envie de l'interroger mais je me retiens.

Elle ne va pas me la conter, cette bonne femme. Je suis la championne pour distinguer la simplicité du marché aux puces de Jaffa et celle des boutiques de marques de la place HaMedina. Entre ses chaussures Alexander McQueen si sobres et sa blouse Jil Sander si modeste, Mira Tamir porte sur elle en ce moment le revenu mensuel d'une famille de Yérouham.

« Smadar a trouvé cette lettre dans son porte-documents durant la nuit du 10 septembre. Tu sais ce qu'elle a fait d'autre ce jour-là ?

– Elle m'a dit que, le matin, elle s'était rendue à l'hôpital pour un entretien préparatoire. Une consultation

avec le docteur Brauer en vue de l'opération prévue pour la semaine suivante. L'opération après laquelle... elle est décédée. En soirée, a eu lieu le repas d'anniversaire où nous étions tous. C'est tout ce que je sais.

– Elle s'est rendue seule à l'hôpital ?

– Je l'ignore.

– Tu as dit qu'Amir et les enfants étaient présents au repas. L'un d'eux aurait-il pu glisser l'enveloppe dans le porte-documents de Smadar ? »

Elle me lance un regard épouvanté. « Pour Amir, je n'en sais rien. Nous n'avons jamais été proches, mais il ne m'a pas l'air capable de faire une chose pareille. Ses enfants ? Shani et Tomer aimaient tellement Smadar. Pourquoi auraient-ils commis un acte aussi terrifiant ?

– Tu as entendu parler d'Œdipe ? »

Mira Tamir ouvre le bec, tel un oisillon furieux. Mais aucun son n'en sort. *Perfecto* ! Son silence ne me gêne pas. Aboule encore... En revanche, ce qui me préoccupe, c'est qu'elle n'ait pas montré la lettre à la police. Pourquoi une femme riche, avec des moyens et des relations comme Mira Tamir, s'adresse-t-elle justement à moi ? Je n'ai aucune confiance en cette professeur de yoga prônant l'ouverture mais gardant le linge sale chez elle.

« Dis-moi, Mira – je simule un ton flegmatique et cordial –, pourquoi ne t'es-tu pas adressée directement à la police ?

– J’ai suggéré à Smadar d’aller à la police, mais elle n’était pas disposée à m’écouter. Elle m’a juste dit qu’elle ne pouvait pas. Que je ne la connaissais pas vraiment. Elle le répétait sans cesse. Voyez-vous, je ne sais pas ce que ma sœur a fait, mais si vous vous engagez à travailler pour moi, vous devez comprendre une chose essentielle : Peu m’importe ce que Smadar a été obligée de faire dans le passé. Peu m’importe ce qui est arrivé dans le passé. Peu m’importe ce que Smadar cachait. Tout cela ne compte pas à mes yeux. Ce qui m’importe, c’est que tout ce que vous découvrirez ne parvienne qu’à moi seule. Je ne vous paie pas uniquement pour l’enquête. Je vous paie en échange de votre loyauté. Et tout ce que vous découvrirez dans votre enquête restera, avant tout, et par-dessus tout, une affaire privée et une affaire de famille. C’est clair ? » La voix de Mira Tamir a perdu de son velouté caressant. Sous l’écorce yogi vit toujours une riche princesse habituée à obtenir tout ce qu’elle désire.

« C’est clair, c’est d’ailleurs pour ça que nous avons signé un contrat. » Pour ça. Et pour avoir enfin de l’argent, j’ajoute en mon for intérieur. Les épaules droites et le cou dressé de Mira Tamir se relâchent un peu.

« Mira, si tu permets, une dernière question, dis-je comme en passant. Comment es-tu arrivée jusqu’à moi ?

– Ofer Ganor vous a recommandé. Il prétend que vous êtes l'un des individus les plus doués de sa connaissance et m'a assuré que vous compensiez votre manque d'expérience par l'intelligence et l'originalité. Vous devez comprendre, Oded, dit-elle en se rejetant en arrière, les cercles que Smadar fréquentaient, que ma famille fréquentait, sont, en fin de compte, minuscules. Ce n'est pas pour rien qu'on affirme que dix-huit familles dominent ce pays. Si j'entends garder le secret sur cette enquête, je ne puis me permettre de recruter quelqu'un de connu.»

Je contemple Mira Tamir avec étonnement. Cette femme exaspérante dissimule davantage que cette arrogance hypocrite tellement manifeste. Cette femme ne me regarde pas en face. Ses yeux voltigent autour de la montre en or attachée à son fin poignet.

«Je suis vraiment obligée de vous quitter, je suis déjà en retard pour mon cours.» Mira Tamir se lève précipitamment. Sa voix a recouvré la mélodie des gongs et des dauphins. Elle sort de son sac un étui à lunettes de soleil frappées du double «C» argenté de Chanel. Je l'accompagne jusqu'à la porte.

«Je te remercie beaucoup pour ta confiance, Mira», je déclame en lui ouvrant la porte avec le geste d'un gentleman hétérosexuel. «Je t'informerai de chaque fait que je trouverai.

– Une dernière chose, Oded», un rictus irritant surgit au coin de sa bouche. «Quand Ofer Ganor vous

a recommandé, il vous a décrit comme quelqu'un de très... très... comment a-t-il dit? Ah, oui... *pittoresque*», en insistant sur ce dernier mot repoussant. «Je veux que vous sachiez, Oded, que je me passe volontiers de toute votre comédie du moment que vous travaillez pour moi. Je comprends que cela provient certainement de votre manque d'assurance et de votre vulnérabilité, mais vous n'avez pas besoin de cacher votre moi profond devant moi. Je suis quelqu'un qui apprécie l'honnêteté par-dessus tout, et il m'importe beaucoup que nos rapports soient authentiques. Pittoresques, peut-être», ajoute-t-elle en chaussant ses lunettes de soleil noires qui lui mangent la moitié du visage et avec un sourire condescendant, «mais authentiques.»

La porte se referme avec un grincement rouillé derrière la silhouette svelte. Je retourne à ma table, m'assois prudemment sur le siège branlant et fixe la lampe nue suspendue misérablement au plafond. Le parfum âcre de Mira Tamir plane paresseusement au milieu des grains de poussière qui tournoient dans la lumière jaunâtre. Je me demande qui, de nous deux, au cours de la dernière heure, a livré le spectacle le plus important de sa vie.

3

La méprise d'Ofer

Onze heures quarante-cinq, lundi matin, le restaurant français outrageusement cher qu'Ofer Ganor a choisi pour notre rendez-vous s'est déjà vidé de la plupart des clients de la matinée. Une brigade de serveurs, imbus du sens de leur mission, essuient les tables noires, brient les miroirs et arrosent soigneusement les énormes bouquets de fleurs disséminés dans tous les coins de la salle luxueuse. Je me demande combien on les paie pour un tel zèle. À la table à ma droite, est assis un homme élancé, tout en muscles, chemise de flanelle et jean. Une blonde décorative à lunettes, bardée de vêtements de marque, assise en face de lui, lui vrille la cervelle de ses gazouillis intempestifs à propos de je ne sais quelle babiole inutile achetée hier au centre commercial. La serveuse qui se pointe à leur table leur détaille, avec un sérieux abyssal, les vertus du filet de viande « revenu légèrement sur notre gril, du cumin noir délicatement saupoudré au-dessus de l'onctueux gratin préparé à la main, et du plat du jour du chef, confectionné avec soin ». J'ai déjà envie de vomir.

Je tourne mon regard vers Ofer Ganor, assis en face de moi, à déguster son café Americano comme si de rien n'était. Il pense sûrement que je lui suis reconnaissante

d'avoir accepté de déjeuner avec *Oim*. Je me racle la gorge et fais de gros yeux fulminants. Il est trop absorbé par son café pour le remarquer.

« Sais-tu, ma douce, que je bous de colère contre toi ? » J'adore jouer les oiseaux de malheur. « Je suis en totale fusion, j'insiste avec rage.

– Et pourquoi, s'il est permis de demander, m'en veux-tu ? », réplique Ofer. Il porte un blazer, un pantalon noir et une chemise blanche dont le col ouvert et deux boutons défaits dévoilent un torse lisse et soigné. Son beau visage est paisible, ses yeux bleus au regard franc et attentif brillent. J'écume de rage. Rien de plus énervant que d'être face à quelqu'un d'aussi flegmatique. Même si tu as mille fois raison, tu es toujours l'hystérique, et lui, la victime.

« Je suis furieuse, tu as dit à Mira Tamir que j'étais pittoresque. Tu sais bien, ma belle, que rien ne m'énerve autant que ceux qui prétendent que je suis pittoresque. »

Je crache cette phrase pour bien marquer mon indignation justifiée.

« Explique-moi, encore une fois, pourquoi tu détestes qu'on dise de toi que tu es pittoresque, ce fanfaron sourit, comme s'il attendait que je lui raconte une blague déjà entendue.

– Parce que ça m'incite à croire que je suis une femme sans jugeote, je lui rétorque en brandissant une branche de céleri retirée de mon Bloody Mary.

– Si tu ne veux pas passer pour une femme, eh bien, peut-être devrais-tu cesser de parler comme une femme?

– J’ai le droit de parler comme je veux, et qu’on s’adresse à moi comme je veux. Au féminin», je gazouille à voix haute telle une bourgeoise privilégiée de Ramat Aviv. Ofer éclate de rire. Je le dévisage, toujours aussi exaspérée. Sans limite, son culot.

«Je ne comprends pas, dit Ofer, tout ce que je voulais dire, c’est que tu es plein de... plein de... personnalité. Que tu es drôle. C’est tout. Tu te mets en colère parce que quand je dis pittoresque, tu entends : féminin.

– Je te remercie pour ton analyse psychologique de courrier du cœur...

– Mais c’est vrai. Si tu n’avais pas de problème avec les femmes, tu ne te mettrais pas en colère. Pour toi, être féminin, c’est une injure.

– Je n’ai aucun problème avec les femmes.

– Dans ce cas, pourquoi imites-tu les femmes à chaque fois que tu dis quelque chose de méchant ou de stupide?

– Voilà que tu recommences, ma fille, dis-je en levant les yeux au ciel. Je ne vais pas prêter la main à ta chasse aux sorcières, ma jolie.

– Pour toi, toutes les femmes sont hystériques, égo-centriques ou au mieux des chiennes. C’est la pure vérité. Tu as honte d’avouer que c’est le fond de ta pensée.

– *Wallak*, que veux-tu ? », je réponds sur le ton d'une poissarde du marché à la langue bien pendue, « un mec, ça reste un mec, et une gonzesse, ça sera toujours une gonzesse. Celui-là vient de Mars, et celle-là, de Vénus. D'un côté, l'huile, de l'autre, l'eau.

– Tu comprends, j'espère, dit-il en reposant sa tasse de café sur la table, que tes imitations sexistes ne sont pas le meilleur moyen de prouver que tu n'es pas un macho...

– Je ne pense pas que toutes les femmes sont hystériques ou chiennes. Simplement, je me sens plus à l'aise avec la franchise des hommes. »

Ofer soupire de désespoir. « Tous les hommes ne sont pas francs et toutes les femmes ne sont pas hystériques. Si tu me demandes mon avis, ta haine des femmes est de la même veine que l'homophobie. Dans ton cas, l'homophobie de soi.

– J'ai bien fait de ne pas te demander ton avis. »

Je lampe mon Bloody Mary à grand bruit. Ça ne suffit pas que je sois affolé par mon premier jour d'enquête sur l'assassinat de Smadar Tamir, voilà qu'il me lance en pleine poire ce dont j'avais besoin ce matin. Le laïus obligé sur le rapport entre féminité, homosexualité et homophobie dans la société occidentale. Sans oublier l'ironie de la situation : de la part de qui ? D'un hétéro pur jus. Il a suivi quelques cours à la fac, et soudain, il nous la joue féministe militante et *gender* consciente...

Si encore il aimait le cul, mais Ofer Ganor, qui a fait son service dans une unité d'élite, travaille à la Bank Hapoalim, joue au basket le samedi avec ses potes du lycée, n'a aucune notion de ce que c'est grandir en homo ou en femme en Israël. Quand on sait que toutes les oies blanches de Kfar Shmaryahou s'impatientent. Elles attendent le jour où il choisira enfin la femme qui va lui pondre un triplé de bébés dont les cuillères en or lui sortiront du cul. Ça lui est facile, à lui, de te prendre le chou avec ses remontrances.

« Tu t'entends ? Tu parles comme une lesbienne féministe, poilue et emmerdante », je lui dis au bout de quelques instants de silence. Ofer se remet à rire.

« Reçu cinq sur cinq. Je te demande pardon. Tu as raison, je n'aurais pas dû raconter ça à Mira. Surtout, si elle doit être ta cliente. J'aurais dû savoir que tu détesterais. Les rigolades entre amis doivent rester entre amis.

– Ça va, ça va... Bon, je suppose que je dois te remercier de m'avoir recommandé à quelqu'un. » Il répond par un geste de dédain.

« Juste pour clore ce débat, autant te dire que je ne déteste pas les femmes. En fait, elles me sont indifférentes. » Je regarde de nouveau le couple attablé non loin de nous. Entrecôte ou filet, la blonde n'a qu'une obsession : dévorer la cervelle de son compagnon bestial. Que Dieu m'ôte la vie, je ne comprends pas pourquoi ces brutes épaisses choisissent toujours ce genre de cagoles.

Ofer me sourit. « Laisse tomber alors. Ce qui compte, c'est que tu aies enfin un boulot. »

Je lui rends son sourire. Ofer me soutient toujours. Il y a deux mois, lorsque j'ai ouvert mon cabinet de détective, je ne pouvais pas rêver qu'un meurtre en milieu CSP+++ m'offrirait la première enquête à échoir dans mon escarcelle. Il n'y a qu'à Tel-Aviv, kibboutz bourré de smog et de mugs, sorte de *shtetl* délabré dans une atmosphère de *Who's who* et de « passe-moi la rhubarbe, je te passe le séné », qu'une chose aussi improbable peut se produire. Si je n'avais pas connu Ofer Ganor à la fac, jamais je n'aurais bénéficié d'une telle affaire. Elle me sauve d'une misère honteuse, de la faillite et d'un retour chez mes parents, la queue entre les jambes, dans la provinciale et affreuse Petah-Tikva. La seule minuscule difficulté dans ce merveilleux scénario, c'est que je n'ai pas l'ombre d'une idée par quoi commencer.

Ofer avale une dernière gorgée de café. Il se penche vers moi, avec la mine d'un conspirateur et chuchote : « Tu as déjà un suspect ? »

– Tu sais, ce n'est pas simple, ça ne va pas se résoudre en un jour.

– Je me disais qu'avec tes sens aiguisés, tu comprendrais tout en quelques secondes, juste en regardant la liste.

– Quelle liste ? Tu sais, on n'élucide pas un meurtre en claquant des doigts. Surtout, si personne ne

croit à l'homicide, à part la sœur frapadingue de la défunte. »

La mâchoire d'Ofer se décroche de stupéfaction. On dirait que je viens de faire une gaffe.

« Par tous les diables, c'est quoi, ce délire ? » Sa voix tendue confirme mes craintes.

« De quoi parles-tu ? je demande pour gagner du temps.

– Mira Tamir m'a raconté que quelqu'un a volé dix mille shekels dans son studio et m'a demandé si je connaissais un bon détective privé. Je croyais qu'il s'agissait d'une petite affaire qui te mettrait le pied à l'étrier. J'ai trouvé étonnant qu'elle ne te contacte que maintenant. Elle m'avait demandé ça il y a longtemps. Si j'avais su qu'elle était venue te voir parce qu'elle pensait que Smadar avait été assassinée », il prononce ce mot sur un ton incrédule, « jamais je ne l'aurais adressée à toi. Oui, je le pense, tu seras détective privé un jour, mais après un minimum d'expérience. Pour le moment, cette enquête est trop grande pour toi, d'au moins dix tailles. »

Je siffle le reste de mon Bloody Mary avec un bruit à la Nancy Botwin, dans *Weeds*, et je me tais. Ofer se gratte la joue gauche, l'air ailleurs, preuve qu'il est en train de réfléchir à une formulation prudente. Ofer déteste insulter les gens mais croit dur comme fer qu'il faut toujours dire la vérité.

« Écoute, cela va peut-être te paraître égoïste de ma part », ses sourcils se lèvent très haut vers le ciel à force de malaise, « mais je me préoccupe de la manière dont je vais me dépêtrer de cette histoire. Je ne suis pas un intime de Mira, mais si nous avons affaire à un meurtre, je ne suis pas certain que tu puisses l'aider. Je pense, Oded, lâche-t-il avec une délicatesse appuyée, que tu devrais lui dire que tu es incapable de faire ça. »

Je dévisage Ofer. Un homme attirant. Très. Les traits épanouis et solaires. La peau lisse avec des rides creusées par le rire. Les cheveux blonds et fournis. Le nez grec. Je me demande si une petite fêlure dans ce nez embellirait ou altérerait son apparence parfaite.

« Pour dire la vérité, Ofer, je lui réponds en faisant un effort suprême pour conserver un ton calme, je ne te demande pas la permission. J'ai déjà déclaré à Mira que je le ferai. Et c'est la raison pour laquelle je vais t'accompagner aujourd'hui à la cérémonie mortuaire de Smadar.

– Pas question que tu m'accompagnes à cette cérémonie.

– Pourquoi pas ?

– Parce que c'est une réunion privée, réservée aux amis et à la famille. Je ne peux pas me permettre que tu me fasses honte.

– Ma biquette, quand est-ce que je t'ai déjà fait honte ? Je veux juste être là pour connaître les protagonistes.